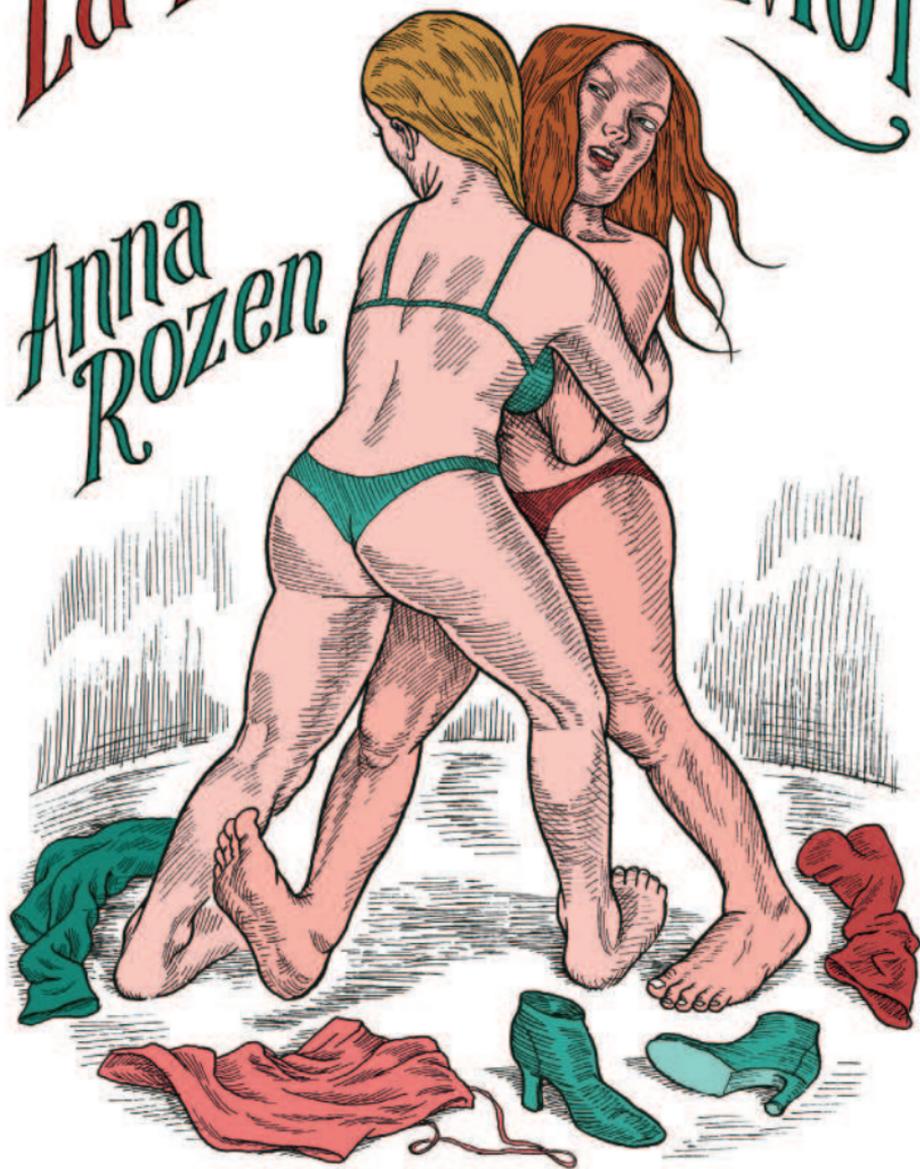


# La Bombe & Moi

Anna  
Rozen



*Le Dilettante*





*La Bombe et Moi*

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Plaisir d'offrir, joie de recevoir*, 1999.

*Méfie-toi des fruits*, 2002.

*Vieilles peaux*, 2007.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Le petit garçon qui n'existait pas*,  
illustré par Dupuy-Berberian, Cornélius, 2000.

*Le Marchand de bruits*, avec Avril, Nathan, 2002.

*Chocolatine*, collection «La poche-livre»,  
Callipyge, 2002.

*Bonheur 230*, Denoël, 2004.

*Encore*, Naïve, 2005.

*Les Gens*, avec Charles Berberian,  
Alain Beaullet, 2008.



Anna Rozen

*La Bombe et Moi*

Dessins de Ludovic Debeurme

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Ludovic Debeurme

© le dilettante, 2008

ISBN 978-2-84263-442-1



« **E**t voilà, maintenant je vais être de mauvaise humeur toute la journée!

– À cause du type là?

– Ben oui, quoi d'autre?

– Un type te dit : “T’as de beaux seins, tu sais?” et ça te mine l’humeur?

– Oui, en plus il m’a tutoyée.

– Mais c’était un compliment!

– Non, une agression. Est-ce que je lui parle de sa bite, moi, comme ça en pleine rue, dès le matin?

– On ne la voit même pas, sa bite, qu'est-ce que tu veux dire dessus ?

– Ça va être ma faute. Faudrait que je me déguise en footballeur américain pour qu'on ne voie rien sous mes épaules ?

– Mais non, tu as raison de ne pas cacher tes seins et comme ils sont beaux, c'est normal que les hommes les remarquent.

– Sauf que moi je me sens salie, je me sens comme une chose.

– Tu prends tout de travers. C'est un hommage à ta beauté. Et puis le gars ne t'a pas touchée, il a juste dit...

– Manquerait plus qu'ils essaient d'y mettre la main ! T'as vu la gueule qu'il avait ? C'est toujours les mochetés qui se permettent des remarques.

– J'ai pas vu qu'il était moche, ça ne m'a pas frappée.

– Immonde, je te dis. Et justement, quand un mec immonde me fait ce que tu appelles un compliment, j'ai l'impression qu'il me croit accessible, que je suis à son niveau. Alors après je me sens moche. Et ça dure, ça me colle.

– C'est toi qui as un problème alors.

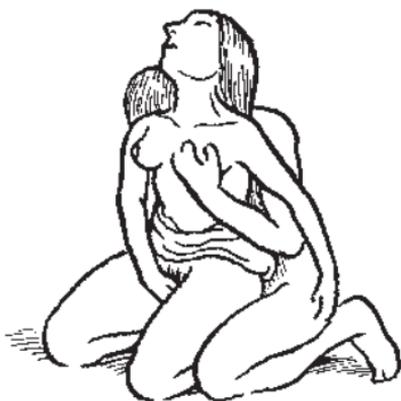
– Excuse-moi de n’être pas aussi décontractée que toi.

– Pas “aussi”? Pas du tout, tu veux dire.

– Toi, bien sûr, tu n’as aucun doute sur toi-même, tu es une bombe. Tu es fière de tes seins, de ton cul, de ta bouche, tu es même fière de ton intelligence. À un tel point de fierté, on pourrait croire que tout ça ne t’appartient pas vraiment. »

Et c’est comme ça tous les jours depuis que Bombe, appelons-la Bombe ça lui va bien, depuis que Bombe a débarqué chez moi. Elle ne me laisse pas tranquille, elle ne me lâche jamais, je l’ai tout le temps sur le dos, dans le nez, elle me suit partout, nous n’allons plus l’une sans l’autre que je le veuille ou non. C’est comme ça. J’ai bien essayé de m’en débarrasser au début, par la douceur : « Allez-vous-en, s’il vous plaît », par la violence : « Tire-toi ! » En ne disant plus rien, en mettant la musique très fort, en changeant les serrures. En appelant la police qui me dit : « Pas de délit, pas de sanction, débrouillez-vous, parlez-lui, elle n’a pas l’air bien méchante. » Elle a toujours fini par reparaître à mes côtés,

jamais démontée, ni découragée, ni en colère.  
À mon corps défendant, je l'ai acceptée. Elle  
est comme mon ombre, en plus lumineux. Elle  
prend beaucoup de place.



« **M**ais qu'est-ce que tu fais ? »

Bombe fouille dans mes affaires, sélectionne ces chaussures de poupée Barbie sur lesquelles je ne peux pas faire trois pas, et encore, à condition qu'un bras ami reste à portée de ma main. Elle exhume aussi, du dessous de la pile, deux ou trois hauts que je trouve trop décolletés, en été parce que j'ai toujours des traces, et en hiver parce que je n'aime pas avoir froid là.

« Tu vas mettre quoi, toi, pour la soirée à Boulogne ? »

– Arrête les frais ma Bombe, j’ai décidé qu’on n’y allait pas.

– On t’invite chez “un milliardaire et une chanteuse” et tu ne veux pas y aller ?

– Ben non, je trouve ça tarte, et puis je ne les connais pas : de vagues amis d’amis d’une amie. Je me vois mal arriver comme ça et expliquer qui je suis, qui m’a invitée...

– Et moi je dis qu’on y va.

– Tu sais bien que je refuse toujours dès que ça dépasse les portes de Paris, c’est comme les fêtes sur des péniches, tu embarques joyeusement et tu te retrouves enchaînée au bon vouloir des autres pour rentrer, horreur et claustrophobie.

– Les portes de Paris ! On n’est plus au Moyen Âge. Et les taxis c’est pas pour les chiens.

– Samedi soir, en plus. Amuse-toi à appeler un taxi de Boulogne un samedi soir entre une et deux heures du matin.

– Quand tu as plus d’un argument pour refuser, c’est que tu n’es pas sûre. Habille-toi, on y va.

– Faut apporter quelque chose, les fleuristes

sont fermés et j'aime pas arriver avec du vin de l'épicier de nuit dans un sac en plastique bleu.

– T'as qu'à prendre du papier de soie ici pour emballer ton emplette et on jettera le sac juste avant de sonner à la porte. Ça va?»

La chanteuse n'était pas connue et le milliardaire pas plus impressionnant que ça, leur appartement bourgeois rempli de meubles à particules et de vases chinois. Dans l'entrée, un extra s'appliquait à tenir compagnie aux manteaux et dirigeait les bouteilles, emballées ou pas, vers l'office.

Tout le monde mesurait un bon demi-mètre de plus que moi, sauf mon amie Charlotte, à qui je devais d'être invitée. En plus de n'être qu'un peu moins petite que moi, Charlotte possède des tas de qualités : elle connaît plusieurs mondes et n'hésite pas à les mélanger. Ses parents sont des aristos du Sud, ses amis, des artistes du Nord. Entre les deux elle arrive à garder les yeux ouverts, à ne ressembler ni aux uns ni aux autres et à n'adopter aucun de leurs préjugés respectifs.

Elle a de la générosité et du savoir-vivre, assez pour accueillir toujours avec élégance même les pires débordements de mon inévitable squatteuse.

J'ai regretté d'avoir laissé les Barbie shoes à Bombe. Rehaussée de dix centimètres et précédée de son décolleté pâtissier, elle était tout à fait dans la note. J'ai toujours peur d'être trop habillée, mais Charlotte a raison, il faut laisser ce souci à la maîtresse de maison. Je ne connaissais personne, mais le champagne était bon, servi avec des cajoleries par trois vestons blancs qui vous proposaient leurs plateaux comme s'ils avaient eux-mêmes tartiné, découpé, échafaudé toute la journée.

Les bulles aidant, je me retrouve à parler livres dans un petit groupe essentiellement masculin. Victor a lu mes nouvelles, les autres se laissent émoustiller par le résumé qu'il en fait, à moins que ce ne soit le rire moutonnant de Bombe qui les retient autour de moi. Victor a les yeux très clairs, sûrement verts, et un cercle fin de barbe autour de la bouche. Un style très enveloppant, très charmant.

Pourtant je serais incapable de dire ce qu'il raconte. Bombe roucoule, je bois, je ris, les autres nous regardent.

Les fameuses nouvelles, tout vient de là. J'y racontais mes fiascos sexuels et quelques aventures moins miteuses, le recueil avait obtenu un joli succès. Je croyais avoir fait œuvre littéraire, mais tout le monde, ce fameux toutlemonde par qui tout arrive, y voyait un bouquin de cul, un de ces savoureux bouquins de cul écrit par une femme ni souffrante, ni laide, ni désespérée, donc forcément Don Juane, tête brûlée, chaudasse, pas froid aux yeux, fonceuse. Tout ça, que je ne suis pas. C'était depuis ce malencontreux malentendu que je ne me déplaçais plus sans Bombe.

De temps en temps, Charlotte me présente à d'autres géants et géantes, j'oublie les noms aussi vite que je les entends, ils me font des sourires du XVI<sup>e</sup> arrondissement, je me retiens de leur répondre par une révérence. Entretiens, je m'égare dans des salons tapissés de tissus damassés surchargés de toiles dans

des cadres dorés, tous cossus, confortables, dégorgeant de coussins, de passementerie et de rideaux épais. J'admire la cuisine noire, blanche, chromée, chaises tulipe, table en verre fumé, d'un anachronisme clinquant au fond d'un couloir capitonné... La porte se referme sur une jeune Philippine de taille humaine qui remplit de vaisselle une machine luisante. Au détour de mes échappées, je finis toujours par retomber sur Victor et son sourire apéritif encerclé de barbiche comme un sexe schématique. Bombe n'est jamais loin de lui, forcément, il la suit, et comme elle me colle, tout ça devient très embarrassant. Bombe est contente de sa conquête, elle l'encourage sans limite, on va avoir du mal à s'en débarrasser.

Au moment où, toute curiosité satisfaite, faim et soif calmées, je balance entre dire n'importe quoi fort, ou m'esquiver sans saluer personne, Victor approche et me donne un de ses bras, l'autre déjà passé dans celui de ma coloc indécollable. Il propose de nous déposer en voiture.

Bombe est ravie, bien sûr, et moi je suis trop saoule pour discuter.

La route n'est pas longue, ils rigolent devant, je somnole à l'arrière.

Nous arrivons en face de chez moi. Victor sort et ouvre la porte de sa voisine, puis la mienne. Je lui tends la main, il se marre. « Si on se la serre alors ! »

Ce n'est pas sa main que Victor met dans celle de Bombe. J'ai beau être embrumée, j'y vois encore à peu près clair. Je m'appuie contre la voiture, je respire un bon coup.

L'incorrigible me regarde du coin de l'œil tout en manipulant joyeusement notre nouvel ami.

Fait froid, j'ai mal au crâne, aucune envie de rester là à les regarder jouer ce jeu ridicule, j'empoigne Bombe par le bras et je l'emmène.

« Ça suffit maintenant, on rentre ! »

Victor a tout juste le temps de récupérer ce qui lui appartient.

Bombe se laisse entraîner et proteste uniquement pour la forme.

« J'ai même pas dit merci à monsieur... »

– On rentre j'ai dit !

– Laisser passer une occasion pareille, un calibre de ce type, alors que je l'avais là! Qu'est-ce qui t'a pris? Tu ne voulais pas que je l'emmène chez toi? Fallait juste me dire ça, je l'aurais grignoté sous une porte cochère...

– Et qu'est-ce que tu fais des digicodes, dindonne?

– On s'en fout, n'importe où, vite fait, contre un mur ou sous les boîtes aux lettres. Là tu nous laisses dans un état idiot. En plus, c'est pas sympa pour lui, il nous raccompagne gentiment et on le plante.

– Ça va, il a le numéro, il appellera demain, tu pourras lui faire des excuses, il te donnera rendez-vous...

– C'est pas ça le problème, je le voulais tout de suite moi, si ça trouve demain je m'en foutrai complètement. Je ne suis pas comme toi, je ne vais pas y rêvasser toute la nuit et puis la journée d'après jusqu'à ce qu'il appelle, à imaginer notre prochain rendez-vous. Ça ne me fait pas vibrer moi, je déteste attendre.

– Et moi j'aime pas regarder les autres se tripoter comme des singes sans s'inquiéter du